

Développements en linguistique intégrale : L'étude du processus de textualisation (Developments in Integral Linguistics: The Study of Textualization Processes)

Georgeta CISLARU

MoDyCo, University of Paris Nanterre & CNRS, Paris, France

Abstract: Text is the most complex object in linguistics. Coseriu's integral linguistics is a key to text analysis. The transversality of the approach, also integrating the reality of the world, echoes several 20th century theories such as enunciation (E. Benveniste), functionalism (M.A.K. Halliday), convention philosophy of language (L. Wittgenstein). We propose to add process philosophy (A. Whitehead) - indeed, our research in text linguistics focuses on the study of textualization processes which are real-time recorded by key-stroke logging software. The nature of the data segmented by pauses during the writing process, the temporal linearity oriented towards the final product, the hypothesis of a preexisting textual design can be satisfactorily examined in the frame of integral linguistics, and also contribute new developments.

Keywords: textualization, process, integral linguistics, writing, hermeneutics

La linguistique intégrale prônée par Coseriu est une linguistique de la réalité de la langue et de ses usages. Si l'on définit le texte comme l'unité supérieure du langage, c'est alors une linguistique textuelle globale qui répondrait à la définition de la linguistique intégrale. Il s'agit d'étudier tous les niveaux linguistiques avec les outils qui leur seraient adaptés. En cela, la linguistique intégrale est une linguistique transversale.

Cependant, les textes n'étant pas des « objets naturels », mais des constructions sujettes à des pluralités, variations, etc. (Heidmann et Adam 2010 : 27), cela rend leur analyse tributaire

d'une stabilisation contrainte ou fortuite. Les textes peuvent être doublement considérés comme des constructions. À l'encontre d'une idée de compositionnalité, de modularité ou de linéarité stipulant une organisation d'unités et de règles qui régissent les relations entre ces unités, quel que soit leur niveau, le texte est à appréhender comme construction – presque au sens de la grammaire de constructions, telle que le défend Östman (2005), tout en restant proche de la linguistique intégrale (Coseriu 2000), ou encore des approches synthétiques du texte développées par F. Rastier¹ – en considérant que le texte impose un profilage aux unités langagières. C'est cette double représentation du texte comme construction qui permet d'articuler le lieu d'observation à l'objet d'analyse (qui devient parfois objet de recherche en soi) et qui sous-tend l'approche longitudinale des textes écrits que nous développons depuis quelques années. Cette approche consiste dans l'étude du processus de production textuelle en tant qu'il est enregistré en temps réel grâce à des logiciels d'enregistrement des frappes (Leijten & Van Waes 2006).

Les deux fils rouges de l'approche longitudinale sont *dynamique* et *comprendre*. Dynamique, car le langage, c'est *l'energeia* telle qu'elle a pu être définie et redéfinie par Aristote, Humboldt, Coseriu... Comprendre, car la linguistique change de paradigme au cours du dernier siècle, notamment par le biais des approches fonctionnelles ou cognitives. Elle passe de la description à la spéculation ; des questions *quoi ?* et *comment ?*, qui s'attachent à l'identification et à la description des structures, aux questions *pourquoi ?* et *pourquoi faire ?*, qui s'attachent à

¹ Au premier degré, le texte, comme globalité, détermine le sens de ses unités locales. Que le global l'emporte sur le local, cela va évidemment à l'encontre du principe de compositionnalité, ou loi de Frege, qui régit toutes les sémantiques logiques, et qui définit le sens d'une expression par la composition du sens de ses sous-expressions. (Rastier 2002 : en ligne)

expliquer les mécanismes langagiers et à évaluer leur performativité. La description se mue alors en expérimentation méthodologique, cherchant à y saisir des schémas "spéculatifs"/explicatifs.

I. Transversalités et contraintes

En retenant une démarche méthodologique transversale qui compile les niveaux d'analyse, l'ambition de la linguistique intégrale est de croiser de multiples paramètres analytiques (morphologiques, syntaxiques, pragmatiques, textuels...) chapeautés par la dyade *format / sens*.

Le propre du langage est d'abord de signifier ; c'est son caractère primordial, sa vocation originelle : « Le langage sert à vivre, avant de servir à communiquer : à défaut du langage, il n'y aurait ni possibilité de société, ni possibilité d'humanité » (Benveniste 1974 : 217). La recherche du sens est à la fois banale – tous la pratiquent, indéfiniment, en tant que sujets parlants et en tant qu'êtres du monde – et, du fait de cette ubiquité, quelque part vaine. Le mouvement post-structuraliste apporte des solutions théoriques à cette difficulté en postulant l'existence d'un sens commun (Larsson 1997 ; Nyckees 2008), qui s'inscrit aussi dans un mouvement plus large, allant des courants énonciatifs (Benveniste 1966) aux courants fonctionnalistes (Halliday 1985 ; Givón 1995, etc.), et dans la dynamique des lectures « communautaires » (*i.e.*, la mise en commun) des travaux philosophiques de Wittgenstein (1961) ou de Searle (1998 [1995]). La convention collective apparaît comme la seule réponse empirique possible, mais également comme une forte contrainte, empreinte de normes – et comment ne pas penser ici à la *norme* invoquée comme intermédiaire entre *langue* et *parole* par Coseriu (1985, 1992).

La mise en place des pratiques langagières semble par ailleurs nécessiter de *médiations*, par une norme, par une convention, le plus souvent tacites (cf. Cislaru & Nyckees 2019). Les traces que laisse cette médiation au plan langagier constituent un objet d'analyse plausible dans le cadre de la linguistique intégrale. La *contrainte*, qui vient du contexte – à la différence de la norme ou de la règle, qui sont intersubjectivement partagées en amont – apporte une dimension interprétative intéressante et impose des incursions dans les textes et les discours. Toutes les formes linguistiques sont poly-contraintes : par leur appartenance grammaticale, de registre, etc., mais aussi par l'environnement discursif dans lequel elles évoluent. Les discours sont déterminés, à leur tour, par des contraintes diverses, à la fois internes (agencements textuels) et externes (conditions locales de production, ancrage institutionnel, etc.).

L'étude des usages implique donc, à notre sens, une démarche téléologique, afin d'inscrire les caractéristiques sémantiques des unités langagières dans les dynamiques communicationnelles des textes et des discours. On s'intéresse ainsi aux faits langagiers tels qu'ils émergent des textes et des discours appréhendés comme corpus, aux rouages textuels, aux déterminations discursives du sens, ce qui se traduit par l'exploitation d'un nombre relativement important de types et genres discursifs. De fait, l'étude du texte comme construction ne peut pas postuler une construction auto-suffisante : elle est tournée à la fois vers ses extérieurs (en tant que fait d'énonciation, en tant qu'unité de sens) et vers son antériorité (l'interdiscours prime le discours, écrit Maingueneau 1984 ; les contraintes génériques prédéterminent son format, etc.). D'un point de vue analytique, le texte est ainsi le résultat d'une segmentation. Comme toute autre unité de langage, le texte pris pour objet d'analyse est extrait d'un continuum de textes qui constitue un complexe synchronique ou

diachronique. En cela on rejoint en creux l'observation de F. Rastier (2015 : 69), selon laquelle « [l]e texte isolé n'a pas plus d'existence que le mot ou la phrase isolés : pour être produit et compris, il doit être rapporté à un genre et à un discours, et par là à un type de pratique sociale. »

II. Le texte et le monde

Si le propre du langage est d'abord de signifier, on peut adopter le point de vue selon lequel toute production linguistique prend nécessairement appui sur des données qui lui préexistent et peut donner lieu à de nouvelles configurations sémantiques, comme le suggère E. Coseriu (2001 [1980] : 113) en proposant de mettre en place une linguistique « squeéologique », du grec σκεῦος « chose » : « Ainsi, il faut récupérer l'étude des 'choses', c'est-à-dire de la contribution de la connaissance des choses à l'activité de parler. »

E. Coseriu illustre ainsi l'importance de la connaissance des « choses » qui conditionne l'activité de parler :

si l'on ne dit pas « un enfant avec des yeux » ou bien « une femme avec des jambes » et si par contre on dit « un enfant aux yeux bleus » ou « une femme avec de belles jambes », c'est parce qu'on a la connaissance des « choses », de la réalité « normale » : on sait que tous les enfants ont des yeux, que toutes les femmes ont des jambes ; par conséquent, on ne dit pas ce qui est sous-entendu comme généralement connu. (Coseriu 2001 : 110)

Or, si ces choses ne sont pas dites, comment sont-elles connues ? Très probablement,

- par l'expérience directe – perceptive ou discursive – des locuteurs, ce qui nous conduit à constater qu'il existe un rapport – qui reste à définir – entre langue et réalité du

monde et que les savoirs sur le monde peuvent influencer sur l'usage de la langue ;

- par la transmission et reproduction (inter)discursive de formules et de formats collectivement validés et reconnus comme tels au niveau des usages.

La linguistique intégrale trouvera ainsi des empreintes squéologiques au niveau idiomatique de la textualité, mais aussi au niveau des choix référentiels opérés au fil du processus de textualisation. C'est également la dimension squéologique qui sous-tend les intuitions sémantiques, en tant qu'émanation de l'intersubjectivité de l'expérience des choses et des discours.

III. Les enjeux du processus

Le texte est le produit d'un processus de « mise en texte », que nous appelons *processus de textualisation*². Traditionnellement, seul le produit - le texte - se constitue en objet d'analyse linguistique³. Or, depuis les avancées des dernières décennies dans les domaines de la psycholinguistique, de la génétique textuelle, de l'informatique, le processus de textualisation peut être étudié en tant que tel, grâce à l'utilisation de logiciels de suivi de rédaction (Cislaru & Olive 2018). Ces logiciels enregistrent la temporalité du processus de textualisation avec tous les gestes de production : génération de séquences textuelles, pauses, réécritures (suppressions, reformulations, déplacements, ajouts). La démarche est de toute évidence différente de ce que la linguistique textuelle connaît depuis ses débuts et ne trouve pas

² Pour une discussion du rapport entre produit et processus, voir Cislaru (éd. 2015).

³ À l'exception de la génétique textuelle, qui s'intéresse aux brouillons et réécritures depuis les années 1970 (cf. Hay 1979).

spontanément sa place dans le parcours de la linguistique intégrale tel que décrit par Coseriu⁴.

Le processus serait pourtant la clé de la compréhension du texte comme produit, si l'on suit la philosophie du processus de Whitehead (1929). La philosophie du processus comme préalable à la compréhension des choses est une philosophie spéculative qui est en phase avec l'évolution de la démarche linguistique signalée plus haut. Le principe de la philosophie de Whitehead étant de prendre en compte toutes sortes d'expériences, cette conception globale multifacettes semble relever de la même logique intégrale et intégrative que la linguistique de Coseriu.

L'exemple du puzzle permet également d'expliquer l'intérêt de l'étude du processus. Dans le *Préambule* à *La Vie mode d'emploi*, Georges Perec écrit :

en dépit des apparences, ce n'est pas un jeu solitaire : chaque geste que fait le poseur de puzzle, le faiseur de puzzles l'a fait avant lui ; chaque pièce qu'il prend et reprend, qu'il examine, qu'il caresse, chaque combinaison qu'il essaye et essaye encore, chaque tâtonnement, chaque intuition, chaque espoir, chaque découragement, ont été décidés, calculés, étudiés par l'autre. (Georges Perec, *Préambule* à *La Vie mode d'emploi*)

Cette même question de « rétro-analyse » se pose au sujet du texte, mosaïque articulant tous les niveaux de l'analyse linguistique en une unité de sens. Par quelles stratégies linguistiques en arrive-t-on à faire texte ? L'analyste décortique habituellement le texte sans savoir précisément ni *comment* ni *de quoi* il a été agencé, à quoi il a été renoncé au fil du processus et comment se sont enchaînées les séquences textuelles. Le sens est-il déjà-là dès le début du processus de textualisation ?

⁴ Cette intuition mériterait un développement théorique, qui n'a malheureusement pas sa place dans les limites du présent article.

La question de la performance langagière prend ainsi toute son ampleur. En effet, les linguistiques fonctionnelles, les linguistiques des usages et autres linguistiques des discours et des corpus ont pour habitude de revendiquer la performance comme objet de toutes leurs attentions, par opposition à la compétence idéalisée de Chomsky et en faisant éventuellement référence à la théorie de Hymes qui intègre une dimension d'appropriété discursive, ou à celle de Coseriu qui propose le niveau intermédiaire de la norme, synthèse des réalisations dans l'usage de ce qui est socialement fixé. Or, en récupérant la temporalité de la production du texte écrit, les logiciels de suivi des frappes donnent accès à une nouvelle dimension performative, celle « en train de se faire ». D'un point de vue heuristique, c'est l'inverse de la parole qui est mis au jour : on prenait pour objet d'analyse les textes, travaillés, finalisés, éventuellement les brouillons – des instantanés de textualité figée ; là, on lève le voile sur ce qui n'était pas destiné à l'observation, le processus de mise en texte. On peut ainsi observer les unités linguistiques s'agencer et s'associer les unes aux autres d'une manière donnée, à des rythmes plus ou moins réguliers, en laissant entrevoir les schémas, des constructions, des séries de récurrences.

Cette performativité « dynamique » offre un angle de vue différent sur les unités linguistiques et les constructions qui les accueillent, à tous les paliers analytiques : graphème, syntagmes, propositions, phrases, séquences, textes.

IV. Herméneutique processuelle

Les unités de performance écrite sont identifiées grâce à la segmentation par des pauses dont le seuil, calculé individuellement selon les scripteurs, doit se situer au-dessus d'un point de référence qui permet d'éliminer les pauses purement

techniques (recherche de touche, etc.)⁵. Une séquence textuelle produite entre deux pauses significatives est une unité de performance écrite.

Les unités de performance écrite sont donc des séquences spontanées contribuant à la textualisation et prenant des formes très diverses : *une cousine qui [pause] ; [pause] se montre défendue et banalise [pause] ; Toutefois, elle [pause]*, ou encore *[pause] son frère et sa soeur. Elodie peut faire la demande de téléphoner sur le lieu de vie de Michael [pause]*, etc. La nature des séquences produites entre deux pauses rappelle les fragments de l'oral et invite à chercher des régularités ailleurs qu'au niveau phrastique. On observe ainsi des accrétions autour de la conjonction ET, qui fonctionne comme un liant discursif (ex. : *[pause] se montre défendue et banalise [pause]*), ou encore des accrétions autour d'un point - ces cas de figure font penser à des constructions louches et mettent en lumière une autre forme de segmentation du flux sémantique (ex. : *[pause] M Et Me Lafont se mobilisent pour Elodie. régulièrement [pause]*). Ainsi, l'intérêt de l'angle de vue du processus de textualisation réside également dans le brouillage des frontières entre les niveaux d'analyse linguistique, avec des segmentations qui doivent trouver leur justification dans les interfaces de la langue avec la mémoire et l'omniprésence de la démarche sémantique au fil du processus de production. En même temps, les résultats des analyses font également ressortir des séquences tout à fait conformes aux unités morphosyntaxiques comme les syntagmes ou les phrases - ce qui

⁵ Le point de référence se situe à 2 secondes dans les travaux que nous avons menés. Le choix de seuils de pause diversifiés, qui a cours depuis un certain temps déjà dans les études de l'oral et qui commence à s'appliquer de plus en plus en psychologie cognitive, devra permettre la sélection d'unités d'analyse plus précises.

soulève la question de la norme grammaticale et de son poids dans la mise en discours.

Se pose par ailleurs la question de la prégnance des constructions entre le versant dynamique de la performance processuelle et le versant statique, figé, de la performance réalisée. S'il ne s'agit pas d'utiliser la performance processuelle comme aune évaluative du statut constructionnel des segments extraits des textes finalisés, la segmentation spontanée opérée par les scripteurs à des endroits stratégiques de manière régulière pourrait être informative quant à la nature des relations sémantiques et formelles s'établissant à l'intérieur des constructions. Par ailleurs, le rôle des préfabriqués et des constructions dans la productivité langagière ayant été démontré à plusieurs reprises, s'impose une réflexion théorique sur les notions de performance et d'unité de performance. Une démarche qui touche le niveau idiomatique concerne l'identification et l'évaluation des unités de performance écrite : comment les unités linguistiques sont-elles mobilisées pour construire le texte ? sous quelle forme, avec quelle combinatoire ?

La question des préconstruits peut se poser aussi sous l'angle du « premier jet », des « proto-éléments » (cf. Lebrave 1987) et des ébauches (Grésillon 2002) : qu'est-ce qui est produit spontanément dans les phases incipientes du processus de textualisation ? Il s'agit de mettre en avant la dimension informationnelle des textes, ceux-ci étant appelés à traiter d'objets-de-discours, d'événements ou d'attitudes - c'est la dimension squéologique qui entre en ligne de compte. Des séquences elliptiques sont produites de manière spontanée entre deux pauses en s'inscrivant dans la linéarité topologique, sémantique et informationnelle du processus de textualisation. Ces séquences correspondent à des unités de performance textuelle élémentaires, sorte d'« outils intellectuels » langagiers (cf. Neefs

1993) qui amorcent des élaborations textuelles possibles ou nécessaires, tout en laissant la place aux élaborations textuelles en cours. Ainsi, les données processuelles enregistrées en temps réel contiennent plusieurs types d'unités de performance textuelle élémentaire, prenant la forme de noms sans déterminants, sur le modèle des listes, de noms déverbaux, etc. Ci-dessous dans le Tableau 1 quelques séquences de ce type produites dès les premières étapes de la rédaction d'un mini-mémoire de Master à l'Université Sorbonne nouvelle. Chaque passage à la ligne dans le tableau représente une pause, le tableau rend compte de la progression temporelle de la rédaction à un instant T du processus. En tant qu'outils intellectuels langagiers, toutes ces séquences contribueront au déploiement du texte aux instants T+n du processus de textualisation. On repère les concepts à définir et développer (ligne 1), les niveaux d'analyse à convoquer (ligne 2), des ébauches de plan qui réorganisent dans la foulée la pensée inscrite antérieurement - d'où les B, C, suivis de A et B (ligne 3) :

| | |
|---|---|
| 1 | B - Traits définitoires: visée, format |
| 2 | appareil énonciatif, lexique, syntaxe |
| 3 | C - Traits utilisés lors de la réécriture A - Présentation du genre B - Traits définitoires: visée, format, appareil énonciatif, lexique, syntaxe |

Tableau 1. Unités de performance élémentaires, extrait d'un mémoire de Master.

L'approche dynamique et intégrale du processus de textualisation permet d'inscrire cette dernière dans un entrelacs de contraintes, allant des contraintes temporelles et cognitives aux contraintes systémiques et socio-pragmatiques. On voit ainsi se profiler plusieurs types de contraintes dans la textualisation, au travers d'amorces formelles ou informationnelles, dont la portée

semble être longitudinale, préparant longtemps à l'avance la texture du produit finalisé. Les patrons morphosyntaxiques et les catégories sémantiques permettent ainsi d'anticiper des types d'énoncés, existentiels (nom nu : *traits définitoires, visée, format*) ou événementiels (nominalisation, avec ou sans déterminant : *présentation*) et de projeter le rôle de ces derniers au niveau du texte, en fonction des contraintes génériques caractérisant ce dernier.

* * *

Le principe de l'étude du processus de textualisation enregistré en temps réel grâce à des logiciels de suivi des frappes est d'étirer au maximum la transversalité, non seulement à travers les niveaux d'analyse, mais aussi dans une optique herméneutique qui tâche de comprendre aussi bien la production que l'interprétation des textes. On se donne de ce fait les moyens d'examiner la confection du puzzle tout en jetant les bases d'une théorie de la textualisation qui serait congruente avec la transversalité des niveaux d'analyse et les besoins herméneutiques de l'analyse des discours. Elle permettrait donc d'appréhender le texte en tant que choix sémantique dans un contexte social, s'adaptant aux normes et aux attentes de la communauté langagière. On peut le voir déjà avec les reformulations immédiates, celles dont aucune trace ne reste sur les versions, qui mettent à nu les dynamiques rhétoriques, comme dans *les bienfaits de la solitude* qui se transforme dans la foulée en *les bienfaits de l'éloignement* (il s'agit d'un enfant placé dans un rapport émanant de la protection de l'enfance).

Il devient également possible de questionner l'efficacité discursive, en fonction de stratégies d'usage et d'adaptation spécifiques : par exemple, le choix des expressions émotionnelles ; ou encore l'hésitation sur le choix d'une tournure

qui aura des implications interprétatives et qui est modifié immédiatement au fil de l'écriture (et qui reste donc invisible pour d'autres types d'analyses). On prend ainsi la mesure de la détermination du local par le global, de l'influence structurante des visées discursives sur la textualisation.

Cette recherche a été réalisée dans le cadre du projet ANR Pro-TEXT, N° ANR-18-CE23-0024-01 (<https://pro-text.huma-num.fr/>).

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, É. (1966): *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE, É. (1974): *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.
- CHOMSKY, N. (1965): *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, The MIT Press.
- CISLARU, G. (éd.). (2015): *Writing(s) at the crossroads: the process/product interface*, Amsterdam, John Benjamins.
- CISLARU, G., NYCKEES, V. (éds). (2019): *Le partage du sens. Approches linguistiques du sens commun*, Londres, ISTE Éditions (Hermès).
- CISLARU, G., OLIVE, Th. (2018): *Le processus de textualisation*, Bruxelles, De Boeck.
- COSERIU, E. (1985): "Linguistic competence: What is it really?", Réimpression de *The Modern Language Review* 80 (4).
- COSERIU, E. (1992): *Competencia lingvistică. Elementos de la teoría del hablar*, Madrid, Gredos.
- COSERIU, E. (2000): *Lecții de lingvistică generală*, Chișinău, Arc.
- COSERIU, E. (2001): *L'Homme et son langage*, Berne, Peter Lang.

- GIVÓN, T. (1995): *Functionalism and Grammar*, Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins.
- GRÉSILLON, A. (2002): “Langage de l'ébauche : parole intérieure extériorisée”, *Langages*, n°147, pp. 19-38.
- HALLIDAY, M.A.K. (1985): *An Introduction to Functional Grammar*, London, Arnold.
- HAY, L. (1979): *Essais de critique génétique*, Paris, Flammarion.
- HEIDMANN, U., ADAM, J.-M. (2010): *Textualité et intertextualité des contes*, Paris, Classiques Garnier.
- HYMES, D. (1984): *Vers la compétence de communication*, Paris, Hatier.
- LARSSON, B. (1997): *Le bon sens commun. Remarques sur le rôle de la (re)cognition intersubjective dans l'épistémologie et l'ontologie du sens*, Lund (Études romanes de Lund 57).
- LEBRAVE, J.-L. (1987): *Le Jeu de l'énonciation en allemand d'après les variantes manuscrites des brouillons de H. Heine*, Thèse de Doctorat d'État, Université Paris-Sorbonne.
- LEIJTEN, M., VAN WAES, L. (2006): “Inputlog : New Perspectives on the logging of on-Line writing”, dans G. Rijlaarsdam (Series éd.): *Studies in Writing, Vol. 18*, et K. P. H. Sullivan et E. Lindgren (Vol. éds): *Computer Keystroke Logging and Writing : Methods and Applications*, Amsterdam, Elsevier, pp. 73-94.
- MAINGUENEAU, D. (1984): *Genèses du discours*, Liège, Mardaga.
- NEEFS, J. (1993): “Objets intellectuels”, dans L. Hay (éd.): *Les manuscrits des écrivains*, Paris, Hachette, pp. 102-119.
- NYCKEES, V. (2008): “Une linguistique sans langue ? Contribution à une réflexion sur les conditions

- d'émergence d'un sens commun”, *Langages*, n°170, pp. 13-27.
- ÖSTMAN, J.-O. (2005): “Construction Discourse. A prolegomenon”, dans J.-O. Östman et M. Fried (éds): *Construction Grammars. Cognitive grounding and theoretical extensions*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins, pp. 121-144.
- RASTIER, F. (2002): “Sur l'immanentisme en sémantique” *Texte !* juin 2002 [en ligne], consulté le 28 juillet 2021. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Immanentisme.html>.
- RASTIER, F. (2015): “Sémantique de corpus – Questions d'épistémologie et de méthodologie”, dans A. Rabatel, A. Ferrara-Léturgie et A. Léturgie (éds): *La sémantique et ses interfaces. Actes du colloque 2013 de l'Association des Sciences du Langage*, Limoges, Lambert Lucas, pp. 69-84.
- SEARLE, J. R. (1998 [1995]): *La Construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard.
- WHITEHEAD, A. N. (1929): *Procès et réalité. Essai de cosmologie*, Paris, Gallimard.
- WITTGENSTEIN, L. (1961): *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard.